

Graver, dit-elle

Des perles en cornaline.

Celles de la civilisation harappéenne
aux dessins géométriques créés
par application de carbonate de
soude, puis chauffées et marquées
d'une empreinte blanche : indélébile.
Des perles donc, incrustées d'alcali
blanc et gravées de variations infinies
de lignes et de motifs.

Des perles comme d'innombrables petits
joyaux de l'Âge de Bronze, comme
autant de parures et d'ornements
jouant à la fois sur la beauté,
la séduction et la spiritualité, mêlant
le matériel à l'immatériel, le tangible
à l'abstrait, le temporel au spirituel.

Et mettant en action des enjeux
d'aujourd'hui, toujours encore actuels
et contemporains.

De ces perles orangées de la Vallée
de l'Indus aux gravures modernes
et contemporaines, de cet art
premier connecté à notre modernité :
la traversée temporaire aura duré
des millénaires.

Pourtant bien avant cet avant de la Vallée de
l'Indus, aussi loin que le Néandertal,
des millénaires avant l'Homo sapiens,
l'acte de graver était déjà à l'œuvre.

Et c'est dans cet acte de création, dans
cet acte de creusement, de griffures,
de gravure et aussi d'aplats
de couleurs, que les femmes et
les hommes néandertaliens étaient
déjà intensément engagés.

Après avoir fabriqué leurs outils lithiques,
creusant et gravant les parois
de leurs grottes après avoir observé
le monde qui les entoure, ils ont
pris le temps de concevoir les
tracés et pris le temps de la pensée,
du questionnement et de la réflexion
qui précède le geste.

Et c'est en fusionnant avec conscience et
volonté le temps de l'imagination
et de l'abstraction avec celui de
l'élaboration sans lesquels rien n'est
possible, ni le fond ni la forme, qu'ils
ont généré leurs images gravées.

En désir, en conscience et en volonté :
c'est bien dans cette dynamique-là,
dans ce geste et dans ce processus
de création que se situe Eva Garcia.

Graver, dit-elle

Graver ou, tracer, mordre, creuser,
creuser avec des griffes, avec
des crocs, creuser avec des outils,
couper, tailler : l'Intaglio.

Graver avec des outils, somptueux
prolongements de la main, avec
des burins, des roulettes, des agates,
des brunissoirs, des grattoirs,
des aiguilles et avec la presse.

Graver avec l'encre, les solvants et
les mordants, avec l'acide, les
pigments, les liants, l'eau-forte.

Graver sur des supports innombrables que
sont la pierre, le bois, le cuivre,
le zinc, le verre, les métaux mais
aussi les papiers, tous les papiers.

Graver les corps avec le bistouri, le
scalpel, les ciseaux, les aiguilles,
les couteaux : Scarificare.

Graver les corps en les tatouant, hier
avec des aiguilles d'os ou de piquants,
avec des dents d'animaux, des alènes
de métal ou des lames de pierre,
avec de l'encre et des pigments.

Graver la terre avec le sécateur, la pioche,
la bêche, le sarcloir, la herse
étrille, avec la griffe et le croc,
avec la grelinette et le grattoir.

Autant de surfaces travaillées ou ornées
de marques, de creux, de stries,
de raies et de rainures, de rides,
de saignées et de cannelures. Autant
de pratiques comme en écho avec
celles des graveurs modernes et

contemporains : en lien direct avec le travail d'Eva Garcia dont le chemin a suivi des méandres.

De la Dordogne, sa terre natale, elle garde la liberté et la beauté violente des formes et des couleurs. À 17 ans, elle part aux États-Unis, revient, se retrouve en hypokhâgne, arrive à Paris à 20 ans et s'inscrit à La Sorbonne.

D'abord autodidacte, c'est le dessin et la lecture qui la captivent. Puis ce sera le textile, le mobilier, le luminaire et c'est en s'affrontant au laiton, au verre et au miroir qu'elle se pose la question du comment obtenir la lumière à partir de l'opacité. Initiée par Mireille Baltar et Bo Halbirk, la réponse s'impose alors avec évidence : la gravure.

Et c'est désormais dans un intense corps à corps, le corps de l'artiste, le corps de la gravure, qu'elle met en branle et en action une chorégraphie qui joue et se joue du poids de ses plaques de métal grand format.

Eva Garcia, graveur, qui manie ses outils avec dextérité et réflexion : la pointe sèche, le burin, les crayons de couleur, la mine de plomb et la lourdeur de la presse.

Et qui, avec méthode et spontanéité, jongle avec ses supports et ses matériaux : papier teinté, papier Japon ou papier coton, zinc, et toujours l'encre typographique et encore l'encre en lavis et parfois la gouache et le charbon.

Sans oublier le carborundum, le noir du noir, cette matière presque vivante dont le grain provoque des profondeurs de tons, des nuances, des dégradés, des demi-teintes, des frémissements de la couleur.

Radicale et déterminée, Garcia joue sur une gamme chromatique faite de gris, de noirs, de blancs, ponctués d'un bleu qui résonne, en variations infinies, en syncopes et en rythmes saccadés, comme en écho à Brahms et à ses *Variations* sur un thème de Paganini.

Et aux demi-tons dégradés des *First Era* de Tony Cragg ou aux noirs, blancs, gris des zips gravés sur plaques de cuivre des Notes et de la série des *Untitled#1* et *Untitled #2* de Barnett Newman.

La gravure donc, comme axe majeur mais aussi, en résonance et en dialogue : la pierre.

Sillonnant la Dordogne, terre aussi brute que douce faite de roches et de forêts, de ravins, de vallées et de falaises calcaires où Lascaux répond à Bara Bahau, Eva Garcia découvre des blocs bruts ou ayant eu une fonction, comme d'anciens linteaux de porte, vestiges, fragments d'histoires et de récits qui nous ont précédés et qui sont toujours là autrement.

Blocs-sculptures récupérés qui mettent en jeu les presque mêmes démarches que l'acte de graver. Des blocs calcaires donc, travaillés en taille directe, aux gravures du *Temps du vertige* des Corps lourds, des Pierres angulaires aux *No lasting form* et aux Enjambées en passant par la série *Présence*, Eva Garcia développe des séquences, joue sur et avec le principe de répétition et crée des séries qu'elle déploie comme autant de mouvements musicaux.

Dans ses deux pratiques : le poids, la densité, la texture.

Dans ses deux visions du monde : la présence du corps découpé, fragmenté, morcelé et toujours la présence de la pierre.

Comme dans le *Sans Titre de granit* de Giovanni Anselmo, dans les *Cornish Stone Circle* de Richard Long, les *Menhirs* d'Ulrich Rückriem ou les *Nettle Stalks Wall* d'Andy Goldsworthy.

Dans les deux avancées, de la gravure à la sculpture, de l'aplat au volume, toujours le rapport au corps, au geste, à la main, dans le même temps. Et dans le même temps, Garcia met en marche le rapport au cérébral, au questionnement et à l'analyse.

Passant de l'une à l'autre, elle passe de
la spontanéité à la pensée réflexive,
de l'impulsif et de l'improvisé
au geste précis et focalisé. C'est dans
ces mouvements constitutifs de
sa production et dans ces passages
d'un état à un autre, d'une réalité
à une autre, que Garcia se situe.

Et dans cet entre-deux qui n'en font qu'un,
elle trouve un point d'équilibre,
un point de convergence dans lequel
l'artisan et l'artiste fusionnent
pour ne former qu'un seul corps,
qu'un seul esprit : qu'un seul être.

Gaya Goldcymmer,
Critique d'art et commissaire d'exposition a-Topos'
janvier 2025